

Raina rail

Il est indéniable que le raï a été au plan culturel une césure non pas pour « l'élite » mais pour de larges couches de la jeunesse. Cette dernière de par le raï a mis dans l'embarras les bien-pensants, « les biens chantants » et les détenteurs formels d'un quelconque pouvoir médiatique (radio et TV) sauf au départ une équipe de la chaîne 3 qui a tout fait pour frayer au raï un chemin vers les auditeurs. La suite est connue.

Phénomène périphérique à l'origine et urbain, cette musique qui a germé loin des orchestres avec papillons et costumes noirs doit sa progression à une heureuse série de malentendus et de paradoxes, mais aussi à l'involontaire complicité des appareils culturels d'Etat. Le malentendu géniteur semble être l'odeur de souffre toute relative que le raï dégagerait contre les refrains bien polis et religieux sans audace ni nouveauté qui encombrant les ondes et les tubes cathodiques. Qui dit souffre dit transgression, qui dit transgression dit séduction et mise en place d'une stratégie des apparences comme la définit Jean Baudrillard (1). La force de pénétration du raï a longtemps résidé dans le jeu des apparences qui met en branle un univers symbolique, lequel ne peut qu'être occulté par un média comme la TV fascinée qu'elle est par l'impossible reproduction en images d'options politiques et économiques qui modèlent le réel.

Dans une mouvance culturelle sans asperité tranchante, le raï apparaît comme porteur de subversion au niveau des paroles uniquement alors que les mandarins de la musique jouant les puristes au milieu de fausses notes lui reprochent ses... fausses notes et arrangements approximatifs. Le paradoxe est qu'une musique qu'on dit peu élaborée, répétitive et des paroles dont la « crudité » ferait ailleurs sourire des jeunes de quinze ans et qui n'égalent pas les nuits d'amour arrosées que chantait Reinette l'Oranaise aient pu faire peur à des adultes. Mais ils l'ont fait car les chanteurs travaillaient dans la marge et abordaient des sujets refoulés et vieux comme le monde : l'alcool, la malvie, le corps, le sexe et autres banalités courantes dans n'importe quelle société. Dès lors le qualificatif « vulgaire » était collé à un genre qui rapprochait une jeunesse d'elle-même que personne ne prend en charge dans ses troubles existentiels dont la mixité tous azimuts serait un premier remède.

Le raï apparaît donc synchrone avec de profondes franges qu'il séduit au détriment de structures sensées prévenir les pulsions des jeunes et les satisfaire. En cela, le raï est contestataire, non pas par une volonté organisée mais par son impact et sa force adhésive. De plus, la marginalisation, surtout médiatique qui a duré un certain laps de temps et l'hostilité de certains appareils l'ont en quelque sorte légitimé en élargissant sa base sociale et enrichi un secteur pratiquement hors-la-loi : les producteurs de cassettes. La boucle est bouclée : ce que l'Etat « ignore » est forcément contestataire, donc juste, donc de bonne qualité. Ce raisonnement simpliste fonctionne et les jeunes vont donc privilégier eux-mêmes leur média qui est la cassette qui échappe au tamis des médias, surtout la TV.

Certains médias étrangers flairant « un coup » font des chanteurs de raï des anti-intégristes, des petits Baudelaire de banlieues, des rebelles à l'ordre. Pour celui qui connaît le niveau artistique, culturel et politique des « Raïman », ces outrances font plutôt rire mais le pouvoir de séduction de la musique en question renforce l'illusion et les apparences (re) jouent plus fort avec l'engouement populaire et les appareils officiels qui pren-

nent le train en marche avec moult concerts et festivals. L'absence d'officialité dès le départ a donné au raï une « coloration » et lorsqu'il met la religion en musique, il le fait mieux que les hadj et « oustadh » qui n'ont jamais étudié la musique. Grâce au rythme et à de belles voix.

Une fois avancées toutes les réserves sincères ou non, les adversaires du raï semblent désarmés devant des fans qui organisent sa hiérarchie. Cette dernière où la gente féminine reste marginale est respectée (ou suivie) par les médias, les publics. Emanation originale d'un « lumpen artistique », le raï a gagné les discothèques les plus huppées d'Algérie et en Europe. Cette revanche des pauvres n'est que justice car ce genre né à l'Ouest correspond à une demande qui était imperceptible, dont l'onde de choc a surpris plus d'un clerc. La « base » a sécrété par elle-même un besoin et sa satisfaction non prévue par ceux qui alignent slogans et chiffres.

Depuis cette année, à l'intérieur d'un phénomène social et musical qui dépasse les frontières, l'album de Safy Boutella - Chab Khaled *Koutche* donne naissance à une première « dissidence » et bouleverse la norme avec une direction novatrice et enrichissante pour une musique que le bricolage technique et esthétique peut condamner tout en déformant l'écoute. Obsédé à juste titre par sa propre recherche musicale, S. Boutella apporte au raï non seulement de solides études, de vastes connaissances, la fréquentation du jazz et le grain de folie artistique qui manque aux musiciens qui vont aux répétitions comme d'autres vont à l'usine. Il met le raï sur le rail de la rigueur, l'intègre à une modernité musicale universelle (que d'aucuns refusent) en lui conservant ses couleurs oranaises.

Koutche a provoqué une synergie de l'empêchement avec encore une fois une série de complicités parallèles et involontaires. Silence ou embarras des médias, cabales des fabricants de cassettes mis devant un produit qui s'écoute où chaque instrument est reconnaissable, critiques de « Raïmen » à commencer par Cheb Khaled englué dans un amateurisme mortel et un environnement sous-développé aux plans culturel et musical. L'album démontre ce que peut être une musique jouée par des artistes et enregistrée dans des conditions et studios qui sont la normalité pour tout créateur qui respecte son talent et l'oreille du consommateur. En effet, comment respecter des chanteurs qui acceptent de voir sur le marché des enregistrements inaudibles avec leur nom dessus ? Et qu'a fait l'Etat dans le domaine depuis 1962 ?

Koutche existe, c'est tant mieux et il pose le devoir d'exigence. Ce qui n'est pas au goût de tous les médiocres qui planifient les anniversaires et qui seraient complètement perdus dans des studios haut de gamme devant des musiciens qui lisent et écrivent la musique comme d'autres font des mathématiques. Ce qui n'est pas donné à tout le monde. Un tournant est pris avec *Koutche*, audacieux et dérangeant. Et un art qui ne dérange pas arrange les tenants de la litanie - anesthésie. Dans tous les domaines.

A.B.



(1) De la séduction. Ed. Denoël